Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 24 (1936)
Heft: 100

Artikel: Le culte
Autor: Monastier-Schroeder, Louis
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-380296

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE CULTE

Robert WILL, *Le Culte.* — Tome III. *Les éléments sociaux du culte.* Paris, Alcan, 1935 ; VIII et 536 p. avec index des noms propres, des noms d'auteur et des matières traitées. — I. Les principes: sociologie générale et sociologie religieuse. II. Les milieux profanes, les milieux religieux de la vie cultique. III. La structure du culte : forces constitutives, forces médiatrices ; leur coordination.

Ce nouveau tome, promis dès 1929, a pu paraître en 1935. En parler en 1936 seulement serait une trahison, s'il s'agissait d'un roman ; mais ce retard est honorable pour l'auteur d'une telle Encyclopédie : on ne présente pas une cathédrale en en donnant un kodak de quelques centimètres carrés. Notez qu'il aurait fallu relire les 1104 pages déjà parues, pour voir comment les 536 nouvelles s'y harmonisent. Si donc on veut réaliser l'unité de structure d'un édifice aussi majestueux et fait de chapelles si diverses, je renvoie le lecteur à cette *Revue* même (1933, p. 141-145).

R. Will est un homme heureux ; il mène à bien la grande œuvre de sa vie professorale ; mais il n'est pas satisfait : après cette Somme, il voudrait faire une Liturgie, construite selon les lois étudiées au cours des trois volumes. Qu'il vive et nous la donne ! En attendant, et même si l'on ne possède pas le t. I (épuisé) ou le t. II, qu'on se procure le t. III. Il se suffit à lui-même et peut servir de guide en matière de culte.

Disons d'emblée qu'il y a une question de style, qui n'est pas sans importance. Comme dans les tomes précédents, on rencontre des obscurités verbales dont R. Will prend la défense avec un beau courage. Il les appelle des « hardiesses éventuelles » et s'autorise du vocabulaire d'auteurs allemands : « Nous nous aventurons sur une terre neuve... Si nous avons la bonne fortune de découvrir un filon encore inconnu, on nous permettra bien de lui donner un nom ». Voilà qui est franc. Lecteur, attends-toi non seulement à

des latinismes, mais à une quarantaine de néologismes, revenant à tout propos, et que tu ne trouveras pas dans ton *Larousse*. Il est équitable de t'en prévenir. Et il y aura aussi des mots pris dans un sens tout autre que celui de *Larousse*. Tout cela ralentit la lecture, sans profit pour le fond des sujets traités. Il faudrait un lexique de la langue Will. Son absence pose une fois de plus le problème : Quel est le cercle des lecteurs visés ? Vu le nombre heureusement immense des gens qui, allant au culte, *font* ce culte, chaque fidèle devrait ouvrir le livre de la théorie de ce culte, et y retrouver sa pratique. En réalité, plus d'un lecteur pieux — les seuls qui comptent en cette matière — sera bien heureux de savoir faire son culte sans des théories que leur vocabulaire rend obscures. Mais je n'ai garde d'oublier le titre général des vingt-neuf volumes de la collection de Strasbourg : *Etudes d'histoire et de philosophie religieuses*. Les trois tomes de R. Will appartiennent à l'ordre des *Etudes* et demandent une culture générale au-dessus de la moyenne. Il est juste, d'ailleurs, de convier les lettrés à l'examen du culte chrétien, dont trop souvent ils s'absentent : en ce sens, R. Will est un apologiste.

Rappelons d'emblée que ses livres ne se font l'avocat d'aucune liturgie particulière ou régionale. Il décrit les divers milieux humains : tel milieu, tel culte. Habile à montrer des analogies, peu lui importe la différence superficielle des races, époques, civilisations ; avec « toute l'intuition compréhensive » dont il est capable, il s'est efforcé, en particulier, d'apprécier la piété catholique ; son Alsace lui en fournit de vivants modèles. Mais il est un bon protestant : « La ligne de démarcation qui va du *sola gratia* au *sola fide*, nous ne l'avons pas dépassée d'un pouce » (p. 513). Cela bien posé, nous retrouvons ici le procédé qui caractérisait les t. I et II : ranger une coutume actuelle dans une série d'observations générales. Cela va très bien lorsqu'il s'agit de qualifier la mariolâtrie de « prolongement des dévotions » à Démèter, Héra, Pandore, Cybèle, Istar, Tanith et Artémis. Notre Viret, qui a fait la même démonstration voici quatre cents ans, frémirait d'aise à se voir si bien secondé à Strasbourg... Cela va moins bien quand les femmes de cœur de Joël II, 28 et Act. XXI, 9 sont mises sur le pied d'Egérie, Velléda, la sorcière d'En-Dor et les Ménades, ou quand le « chœur » des femmes Moraves est assimilé au harem du dieu, en Egypte. Ailleurs on voit Noé, Triptolème et Numa Pompilius se tenant compagnie. Elie trouve un singulier acolyte : « Dans la culture, c'est Prométhée qui ravit le feu du ciel ; dans le culte, c'est l'Eternel qui enlève Elie sur un char de feu ». Ailleurs encore, Amos, Pythagore, Mahomet, Zwingli et Cromwell font un cortège de puritains. Comment s'en étonner, puisque les Bouddhistes ont la *tirata-nana*, les Mahométans la *schadada* et les Chrétiens la *regula fidei ?* Amusant jeu d'idées, rapprochements subtils... Heureusement qu'il y a mieux à prendre dans ce gros livre !

Cela dit, suivons la marche de l'ouvrage, en faisant les remarques utiles au lecteur de la *Revue*.

L'œuvre commence par l'étude des conceptions « totalistes » du culte, pour en venir aux conceptions « atomistiques et dualistes », chapitre fort

abstrait, comme on peut bien le penser, mais qui sert de base à tout l'édifice. Le « moi » va se dresser contre la masse ou bien s'y fondre. Le « fait social » est un régulateur. A chaque attitude, le culte change de caractère. Mais n'est-ce pas proférer une énormité, que de dire : « L'action divine ne pourrait se produire dans des âmes individuelles, si la société ne les disposait à accueillir les inspirations d'En-haut » ? L'histoire d'un Moïse, solitaire au désert d'Horeb, d'un Amos, non moins solitaire à Tékoa, s'insurge contre un tel dogme. Un Esaïe, un Jérémie, un Ezéchiel sont seuls avec Dieu, contre la « société », le clergé et toute la piété populaire de leur temps... Ce qui est vrai (p. 41) c'est que, dans une communauté authentiquement chrétienne, les âmes communient entre elles. En général, il y a « circuit » de la vie divine de l'individu à la société religieuse (p. 47). Dans le chapitre des liaisons psycho-sociales (p. 49) R. Will semble redouter le « sentiment », qui, dit-il, est difficilement assimilable, et préférer les idées. Or celles-ci peuvent fort bien *séparer* un royaliste d'un républicain, un militaire d'un pacifiste ; tandis qu'un Quaker peut *aimer* son voisin anglican, et un « libriste » son frère « national », dont il ne partage pas du tout les idées ecclésiastiques.

On aime entendre R. Will nous dire que le spiritualisme n'est pas favorable au régime coercitif de certaines Eglises (p. 55). Tel mystique n'attend rien des sacrements, du clergé et même des formules pieuses, qui, pourtant, n'a rien perdu de sa personnalité en communiant avec Dieu. Paul conserve cette personnalité, sans aucun des secours ritualistes. L'« ascèse » isole davantage, quoi qu'on pense de la vie dans les couvents. Mais les plus détachés de liens ecclésiastiques en reconstituent dans leurs meetings libres. Et les Quakers n'ont jamais eu conscience d'avoir rompu avec l'*Eglise*, qui n'est pas la seule Eglise anglicane. R. Will les loue (p. 146) pour leur formule du mariage : une union des âmes dans laquelle Dieu est le troisième partenaire, mais il recule devant leur « puritanisme cultique », où la parole même ne semble plus indispensable (p. 215). Il n'a, évidemment, jamais eu le privilège d'assister à un de leurs cultes. En fait, ce culte n'a rien d'étrange ; le silence, plein des prières de tous, les exhortations, les témoignages sont d'une poignante réalité et d'une grande beauté... R. Will cite lui-même Isaac Pennington affirmant que la communion de Dieu n'est pas concevable dans la stupeur, c'est-à-dire dans l'isolement individuel : « Nous n'admettons pas d'assemblée demeurant entièrement dans le silence, selon une intention prise d'avance de ne pas parler. Nous attendons le Seigneur pour le sentir, ou bien en paroles ou bien dans le silence de l'Esprit » (p. 232). Il concède que dans le plus pauvre service puritain l'assemblée éprouve une action divine, même sans avoir aucun désir de s'affilier administrativement à une Eglise constituée (p. 311). Ailleurs, il semble ne tenir compte que de certaines étroitesses anciennes quand il dit que « les Quakers s'interdisent le luxe de cultiver des fleurs », — il n'a pas eu la joie de s'arrêter dans un de leurs délicieux jardins d'aujourd'hui. A l'ordinaire, il sait fort bien corriger le jugement sur le passé par l'observation présente : « Les Quakers sont gens vivants, à l'horizon large ». Les Amis unissent « l'emportement prophétique et

la charité la plus entreprenante au sein d'un monde abandonné par l'Esprit » (p. 378, 382). Evidemment, un liturge de la force de R. Will s'étonne devant l'affirmation, pourtant digne de foi, des Quakers, qu'ils réalisent la présence de Dieu dans un culte public qui n'a ni ministre, ni chants, ni orgues, ni sacrements, ni vitraux. « Par la prière et la contrition — silencieuses — on sacrifie passions, désirs, orgueil, paresse, sur l'autel invisible ; dans le silence, on entend une Voix semblable à celle qui, un jour, dit aux vagues du lac de Tibériade : Tais-toi ! » (p. 385.) C'est tout à fait ce que dit Whittier dans son merveilleux poème : *Pensées du Premier Jour*. Si j'ai groupé les passages relatifs aux Quakers, c'est pour montrer par un exemple combien R. Will désire être équitable, même envers les types de culte qui lui restent étrangers.

Revenons à la société humaine. L'auteur lui attribue (p. 76) ce qui, de fait, appartient à la *famille*, celle où la Bible est lue, aimée, suivie. Il fait bon l'entendre avertir des dangers « du détestable principe *cujus regio, eius religio* ». Il refuse donc ses sympathies au « nationalisme » : les événements actuels en Hitlérie le trouvent très ferme adversaire de toute contrainte cultuelle (p. 342). Toutes ces pages doivent être lues avec soin. Si c'était un « libriste » impénitent qui les avait écrites, on pourrait dire : Holà ! Mais R. Will n'a rien du « libriste ». Et c'est pourtant lui qui, événements jugés à la mesure de l'Esprit, estime irréalisable la fusion de l'Eglise et de l'Etat ; il l'appelle incongrue. « Etre d'une Eglise, cela signifie appartenir à un *ordre de choses absolu*, à une communauté supranationale. » L'Allemagne actuelle, qui a deux confessions et un chef, voit naître un conflit entre l'Etat totalitaire et l'Eglise romaine, totalitaire aussi. Les Eglises protestantes refusent d'être unifiées ; et ces deux Eglises, additionnées, ne sont pas la nation. « Il est *inadmissible* que les chefs, qui prétendent incarner le peuple, *se servent des intérêts religieux* pour la gloire *d'un régime* politique. Le but d'une Eglise ne peut jamais consister dans le fait de garantir l'existence d'un peuple » (p. 338-346). On jugera par cette citation combien ce livre sur le culte nous amène au cœur des problèmes les plus actuels, et combien la recherche de *principes*, au lieu d'éloigner de la vie, rend capable de s'y plonger et de résister à l'opportunisme, cette lâcheté de la pensée.

La valeur de la « tradition » (p. 79) réside en ceci, qu'elle satisfait l'instinct de conservation. Mais c'est un appui peu solide. La succession apostolique n'est qu'une transposition de la *catena* juive : Josué, les Anciens, les prophètes, Hillel et ses successeurs ; elle n'a aucun droit à s'imposer à des chrétiens. La Réforme nous en a libérés (p. 81). Le culte, qui reflète le rythme de cette tradition, ne saurait prétendre à être immuable. Toute l'histoire en donne le démenti. L'hérédité liturgique est néfaste dès qu'elle se fait rigide et qu'elle étouffe la vie spirituelle (p. 84). Sans doute, elle actualise les valeurs du passé ; chaque individu se sent, dans le culte, solidaire des hommes de la Bible et de tous les saints. La doctrine essaie de se perpétuer dans le culte (p. 88) par le Credo, la confession des péchés et les promesses de grâce ; tandis que le travail missionnaire et moral se rattache au prophétisme ancien. Comme c'est Dieu qui agit dans chaque individu pieux, la communion des

consciences sera un raccordement des impulsions divines (p. 94). Si le premier appel de Dieu s'adresse à l'individu, le deuxième vise au salut de la collectivité (p. 103).

Dans le chapitre très riche des Milieux (rites de passage : baptême, confirmation, ordres, cf. p. 130, 275, 366) R. Will se réclame de Bucer et, comme la conférence d'Eisenach de 1906, veut restaurer la confirmation. Nos mœurs huguenotes nous empêchent de le suivre sur ce point. Si la confirmation était vraiment la seule attestation officielle de l'appartenance à une Eglise protestante, l'Eglise libre vaudoise par exemple, qui n'a pas la confirmation, ne serait pas une Eglise protestante !

Dans les chapitres du mariage et de la famille (p. 142-158) tout est à garder. Très curieux est le parallèle entre l'Eglise rurale et l'Eglise urbaine ; il y a là des portraits alsaciens qui sont bien proches des nôtres. Curieux aussi, le raccourci des influences économiques sur le culte, y compris de justes coups de griffe à ses formes « militaires » (p. 197).

C'est dans l'étude des Milieux que se trouvent appréciés les divers actes du culte : louange, credo, confession des péchés, intercession (p. 219 ss., 457). R. Will ne semble pas souffrir de la place trop tardive assignée souvent à l'intercession ; or celle-ci est, en réalité, un des grands moments du culte fraternel ; il faut la célébrer à côté de la louange et de la contrition, ex-æquo en importance pour le fidèle lui-même, autant que pour les bénéficiaires de l'intercession. Après seulement que ces trois grands devoirs de l'âme sont accomplis, on peut passer à l'instruction (sermon, credo). Mal logée qu'elle est souvent, en fin de culte, elle passe inaperçue et reste stérile. Elle n'est plus alors « que le dernier souvenir de ce qu'a été autrefois le culte public » (p. 239 s.). Il faut remercier R. Will d'avoir, sinon revendiqué une meilleure place pour l'intercession, du moins rappelé ce souvenir ancien. Avec les reviseurs modernes du *Prayer Book*, il recommande qu'on prie pour l'Unité de l'Eglise.

Ce ne seront pas les seuls hymnologues qui donneront leur attention au chapitre sur le *cantique* (p. 243). A propos de Tersteegen et de ses effusions mystiques, R. Will lui-même rappelle que le pieux tisserand les a proposées comme son *idéal*, et non comme ses expériences. Il suffit que nous ayons le même idéal, pour que nous puissions les chanter en assemblée, même chez des paysans ; car le paysan a une âme, juste comme un bourgeois... Quant à l'unisson, il est vraiment fâcheux que, dans tant de milieux, on continue à le couvrir de l'autorité de Calvin. Celui-ci n'a polémisé que contre le chant fugué, parce qu'il est inexécutable par l'assemblée ; R. Will le rappelle lui-même (p. 490). Il faut qu'on sache que c'est Calvin qui, en 1547, a plaidé pour que Bourgeois pût publier ses *Psaumes* à quatre voix ; c'est Calvin qui, dans son sermon sur Genèse xv, 4-6, dit expressément : « On pourra bien chanter à une voix, mais nous n'aurons point une mélodie parfaite, sinon qu'il y ait plusieurs voix et bonne correspondance ». Notre Viret ne dira pas autre chose : « Le chant à une voix n'est pas musique » (*Familière Instruction* de 1559 ; *Métamorphoses*, 1561). Il s'y connaissait comme per-

sonne alors. En préfaçant le recueil de Walter, 1525, Luther avait déjà dit : « Enfin, voici les quatre voix ; c'est mon désir de voir la jeunesse avoir de quoi remplacer les chants lascifs et charnels, et apprendre quelque chose de salutaire qu'elle aime à chanter *comme il convient*». Et dans la préface au recueil de Rhaw en 1538, il ose dire : « En y réfléchissant, ne fût-ce qu'un instant, quiconque ne sait pas voir dans le chant à trois, quatre ou cinq voix une œuvre indiciblement merveilleuse du Seigneur, n'est pas digne du nom d'homme ; il n'est bon qu'à ne plus entendre que braiement d'âne et grognement de truie ». C'est aller fort ! Il faudrait, une bonne fois, en finir avec la légende de l'unisson comme seul mode expressif concédé à une assemblée de croyants. La Suisse a donc grand raison (p. 248) de garder la coutume du XVIe siècle et de chanter à l'église aussi bien qu'à la maison, c'est-à-dire chacun selon sa voix. Le mot de Bucer, « gemeinicklich » signifie, au fond, comme on chante quand on chante ensemble (c'est-à-dire au XVe et au XVIe siècle, à plusieurs voix. Ils étaient plus forts que nous).

De même que R. Will est de son temps en parlant de Hitler, il l'est en disant, à propos de la prédication (p. 263), que le « pessimisme barthien » mène « à s'égarer jusqu'aux confins extrêmes de l'objectivisme », de sorte qu'elle en reçoit un caractère « dur, implacable, inhumain ». Il fait bon voir un esprit cultivé qui résiste aux modes d'un jour (p. 512). A lire un autre raccourci, sur le baptême et la cène chez les protestants (p. 267 s.). R. Will relève des tendances contradictoires dans la forme des baptêmes actuels ; chez nous aussi, nous souffrons de formulaires qui mêlent tout : le « serment de fidélité » de l'adulte, la demande de bénédiction sur l'enfant, l'offrande de l'enfant par les parents pieux... Plus loin (p. 444), devant le droit canon, qui réserve au seul prêtre l'administration du sacrement, nous mesurons le progrès des mœurs et de la foi, puisque dans les Eglises libres tout laïc est apte à célébrer tous les actes ecclésiastiques, dès que le ministre est empêché d'y pourvoir. Ordre et liberté sont ainsi dans l'Eglise. Chose bien significative, qui montre les progrès faits de nos jours, R. Will recommande le soir pour les offices de cène. Ce qui eût horrifié le bon doyen Curtat nous semble aujourd'hui tout naturel (p. 281). Toujours à propos du sens de la cène, une intéressante citation du réformé allemand Smend (p. 284, note), qui, avec une grande sagesse, reconnaît à chaque individu le droit de trouver à la table sainte ce que son *âme* comprend : « Il faut laisser aux différentes natures la latitude d'y puiser soit des stimulants, soit des consolations, selon leurs besoins personnels ou momentanés ». C'est ainsi seulement qu'on peut concevoir qu'un luthérien, un calviniste et un zwinglien, réunis, puissent s'assembler autour de la Table, sans rien trahir de leur foi et sans blesser la conscience de personne. C'est ainsi que, chez nous, on a ramené à la Table bien des hommes pieux, qu'une interprétation unique, ou étroite, en tenait encore éloignés.

R. Will, traitant de l'ordination (p. 288), se range de nouveau derrière Bucer et les Anglicans. En plus de *l'appel public* au ministère (selon le vieil adage *Vocatio fit Consecratio*) il voit dans cette cérémonie une communication

de grâces spéciales, différentes de la confiance des fidèles ; et il s'efforce de montrer que cela n'ôte rien à la spiritualité de cet acte ecclésiastique. Mais le désir de trouver des réalités dans la tradition (p. 291) le mène à exagérer le sens du passage I Jean I, 1-5 ; il en tire que le *nous* démontre que « la communauté est l'organe médiateur » de ces grâces. Or, ce *nous*, sous la plume de saint Jean (dans l'hypothèse de l'authenticité), ne peut se rapporter qu'aux hommes de la première génération, encore vivante à la fin du Ier siècle ; il est abusif, et en tout cas illusoire, d'en faire bénéficier la tradition.

Les pages 294-374 ont une valeur spéciale : c'est le problème de l'Eglise. Les récents écrits de Brunner y sont mentionnés, ce qui rend le livre actuel. Les libristes de tous pays (p. 357-363, 370) et les multitudinistes (p. 363-369) iront voir comment R. Will les comprend : c'est fort instructif. En sera-t-il de même des sectes (p. 374 ss.) ? En tout cas il faut reconnaître avec quel souci d'équité R. Will montre ce qu'il y a de juste dans leur formation ; mais, s'il s'en occupe avec sympathie, c'est à titre de moment de passage ; il a hâte d'en venir aux Elites religieuses (p. 387). Son chapitre débute par l'étude du monachisme ; il profite pour citer les Ordres anglicans modernes : « Serait-ce la synthèse de l'idéal sectaire et des principes protestants, que la Réforme n'a pas su parfaire ? » (p. 392.) Notre Viret ne serait pas ravi, cette fois, de ce retour aux Ordres qu'il a tant combattus, et pour cause ! A propos des « confréries » (p. 396), les hébraïsants nous dirons si vraiment, dans Esaïe VIII, 18, il faut voir des disciples, au lieu des propres enfants du prophète. Toute l'histoire des *ecclesiolæ* (p. 400-408) est à méditer, car elle mène au cœur de la piété et du culte vivant, dès les origines jusqu'aux « Groupes » de Buchman, que nous saluons aujourd'hui.

La fin du livre (p. 411-510) expose les Forces constructives et médiatrices. Mais là, la méthode du tableau par larges fresques ôte au Ier siècle sa valeur unique. On dirait (p. 414) que le culte chrétien se compose d'une addition des valeurs morales et religieuses du judaïsme et du charme mystérieux des cultes hellénistiques. Ce qu'il y a de nouveau, la personne du Christ, n'est pas relevé avec assez de vigueur : en effet, l'auteur passe tout de suite aux sacrements, dont le rôle n'est pas documenté avant le IIe siècle. Or, le Ier siècle nous est normatif, et il se suffit à lui-même ; pour contrebalancer l'influence de la Tradition, le Ier siècle, à lui tout seul, donne tout ce qu'il faut à l'Eglise autant qu'à l'âme individuelle. Toute la Réforme est là pour montrer la force créatrice qui, de nos jours comme jadis, jaillit du Nouveau Testament. C'est lui qui est, pour nous, la Force constructive.

L'élément pédagogique et didactique du culte est décrit p. 416-421 ; mais quelle sécheresse dans un culte dont tous les moments proclament ce qui « devrait être » dans le cœur des assistants, que l'on veut convertir et instruire, au lieu de partir de leur piété, telle qu'elle est ! Qu'il faille développer les âmes, oui ; qu'elles se développent par le culte, encore oui. Mais on ne peut le faire qu'avec elles, et de telle sorte que le culte soit, non pas une « leçon », mais une fête ; non pas avec des mineurs sous la férule d'un clergé, mais par des fils dans la maison de leur Père... Mais si tel culte est sec, par

pédagogisme, R. Will n'en sera pas coupable ; il est un homme de l'Esprit et du cœur.

Arrive le célèbre chapitre des *symboles cultuels* (p. 448 ss.). R. Will croit fermement qu'ils rapprochent les esprits « mieux que les notions scientifiques », et que, sans eux, l'*extension* de la piété personnelle ne serait pas possible. Comment expliquer alors que les Quakers, qui n'ont aucun symbole, aient une vie de congrégation si forte et si active ? Vraiment ce ne peut être qu'un recul, lorsque « l'autel veut éclipser la chaire » (p. 451). Quand il s'agit de donner à la « parole » une valeur symbolique, R. Will émet des idées bien curieuses : « Ce n'est pas seulement *le sens* de la parole qui exerce une action unitive, mais aussi son rythme, son caractère prosodique ; le dactyle (—υυ) s'insinue mieux dans l'oreille des foules que le trochée (—υ) ». Qui, chez nous, pourra comprendre ces énigmes ? Le français n'a pas un dactyle..., un discours en dactyles juxtaposés ferait hurler les musiciens ; et je me demande si les ïambes (υ—) sont relégués au rang des pauvres trochées. Tout cela, pour dire que, de deux orateurs, l'un a des phrases rythmées et l'autre pas !

Les prières libres sont louées comme il convient (p. 454) avec le garde-à-vous nécessaire (p. 456), et la prière rédigée semble n'être reçue (p. 455) que si elle est ancienne, c'est-à-dire portée par la voix des siècles passés. C'est oublier qu'une fois elles furent jeunes et actuelles ; d'où il suit que, si elles sont vraies, elles vivront pendant longtemps, sinon, non. R. Will nous avertit que toute prière, fixée dans une liturgie obligatoire, risque de dépasser les capacités spirituelles du protestant moyen. On reste perplexe, lorsqu'on lit (p. 460) que le sermon qui n'offrirait que des truismes éparpillerait les esprits, et que la parole prêchée doit, au contraire, être nimbée de mystère, pour fasciner les auditeurs et les maintenir ensemble... Ne fascine pas son monde qui veut. Et d'ailleurs ce mot est-il juste ? Il faudrait consulter l'auditeur, qui ne tient pas du tout à être traité comme un fauve par le dompteur. Peut-être cette image vient-elle de ce que, p. 461, il est question des magiciens et, p. 469, des prêtres. Il importe, en effet, que le ministre évangélique n'ait rien du sorcier. Glorieux est le premier titre que Farel dans *Manière et Fasson* lui donne : le « serviteur du peuple, le ministre ». Et R. Will lui taille sa besogne, qui est « d'unir l'assemblée de Dieu » (p. 472). Il fait revenir ici l'examen des cantiques et de la cène, ce qui provoque des répétitions fastidieuses, et il faut bien consulter la table pour trouver ici le problème de l'Art, (p. 481 ss.) avec la révérence de politesse au chant grégorien. Or celui-ci n'est pas plus un sacrement que le choral, le psaume ou le cantique, même né d'un Réveil. Il ne faut pourtant pas, sous couleur d'art, confondre mode ancienne et règle immuable. L'idéal artistique de R. Will implique des « alternances », des contrastes entre les divers moments du culte « dans une simultanéité des inspirations ». Dans le chapitre sur « l'espace sacré » (p. 491 ss.) on voit reparaître l'idée païenne d'un lieu, où la divinité séjournerait de préférence à d'autres lieux ; Esaïe XVII, 7-8 n'est point cité. Et pourtant, du moment que c'est un Dieu-esprit que nous adorons, selon Jean IV, 23, on ne peut plus imaginer un lieu où l'Esprit ne serait pas. Pour un spiritualiste

abside et chœur ne sauraient être plus divins que nef ou salle moderne ; c'est dans les *cœurs* que le Dieu de Jésus habite et se révèle. Nos temples et chapelles réformés n'ont donc pas failli à la vérité chrétienne en ne continuant pas à reproduire partout la forme païenne ou juive d'un « lieu très-saint » distinct de la place réservée aux fidèles. Mais R. Will a raison de dire (p. 495) qu'il faut une certaine puissance d'intuition pour discerner « le sanctuaire dans l'auditoire ». Si ce n'est qu'un auditoire, il n'y a pas de sanctuaire. Si chacun vient pour adorer, s'humilier, intercéder, il y aura sanctuaire. Il est bon que le maître de Strasbourg nous ramène à ces vérités élémentaires.

Dans la question des Temps, il était un peu artificiel de juxtaposer l'idée des fêtes et celle du silence ; mais, comme cela permet à R. Will d'insister sur ce dernier élément, peu importe la place où il en parle (p. 500). Le problème : Unité ou variété des cultes (p. 503-510) nous fait constater que, histoire en main, l'auteur tranche en faveur de la variété, qui lui paraît nécessaire, « prescrite par la diversité psychologique et sociologique des assemblées ». R. Will termine sa monumentale étude en refusant de suivre la théologie dialectique à la mode, qui condamne toutes les valeurs personnelles de l'homme : l'homme est fait à l'image de Dieu. Cette position de la foi suffit pour qu'on recommande ce livre ; ce n'est pas sans une émotion véritable que nous lisons le mot de la fin, en grec : « Là où deux ou trois s'assemblent en mon nom, dit Jésus, je suis au milieu d'eux ». Quelles que soient les formes du culte, si c'est Jésus qu'on y met au centre, il y a communion de tous avec lui, et de tous entre eux.

Au moment de donner une dernière et quatrième forme à cette recension, j'ai bien conscience d'avoir pensé avant tout au « lecteur moyen ». Que le maître incontesté, et aimé autant que respecté, sache toute la gratitude qu'on lui doit pour ce persévérant et fructueux exposé des problèmes vitaux du Culte évangélique. Il sait que chacun ne peut le suivre en tous ses efforts de synthèse. Quant à son système, les lecteurs qu'effraierait la lecture des trois volumes, ou du dernier, sauront que R. Will a fait tirer à part son dernier article : « Magie et Religion » (*Revue d'histoire et de philosophie religieuses*, 1936) ; on y trouve, admirablement résumées, ses thèses fondamentales sur le culte. Que l'on commence donc par là, et l'on bénira celui qui ose dire : « La religion est sans cesse exposée aux guets-apens de la magie ». Il fait comprendre l'âpre réaction des prophètes, la tactique moins brusque du rationalisme. Il est moins persuasif, à mon sens, quand il essaie de sauver un peu de magie en conservant les symboles, chers aux mystiques, à titre de contrepoids à l'abstraction. Mais il est bien fort, quand il dit : « Nous préférerions le culte de parole le plus puritain, dans le temple le plus nu, à un culte sur lequel plane le moindre soupçon de magie ». Et lorsqu'il dit : « Nous admettons en toute sérénité une spiritualité rituelle — qui peut ne pas être du goût de tout le monde », il sait bien que, dans l'Eglise, il a des frères qui lui laissent l'épithète, pour mieux garder, avec lui, la chose bénie, le *culte en esprit et en vérité*, dans le Christ, dont le nom soit éternellement béni.

Louis MONASTIER-SCHRŒDER.